

le goût de l'Histoire
de jean-claude zylberstein

NORMAN COHN

Histoire d'un mythe

La « conspiration » juive
et les protocoles des sages de Sion



LES
BELLES
LETTRES

NORMAN COHN

HISTOIRE D'UN MYTHE

La « conspiration » juive
et les protocoles des sages de Sion

*Traduit de l'anglais
par Léon Poliakov*

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

Titre original :

Warrant for Genocide:

*the Myth of the Jewish World Conspiracy
and the Protocols of the Elders of Zion*

© The Estate of Norman Cohn 1966, 1996

© Éditions Gallimard 1967, pour la traduction française

© 2024, pour la présente édition
Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-45642-3

I

LES ORIGINES DU MYTHE

1

A travers tout l'Occident, l'image traditionnelle du Juif a été celle d'un être mystérieux, doté de pouvoirs troublants et sinistres. Cette vue remonte aux premiers siècles de notre ère, à l'époque où l'Église et la Synagogue se disputaient les prosélytes dans le monde hellénistique, et tentaient même de recruter des adeptes l'une chez l'autre. C'est pour pousser les chrétiens judaïsants d'Antioche à une rupture définitive avec la religion mère, que saint Jean Chrysostome qualifiait la synagogue de « temple de démons... caverne des diables... abîme et lieu de perdition », et traitait les Juifs d'assassins et destructeurs, possédés par l'esprit malin. De même, c'est pour protéger ses catéchumènes contre le judaïsme que saint Augustin décrivait la manière dont ceux qui avaient été les enfants favoris de Dieu étaient devenus les fils de Satan. De plus, les Juifs furent apparentés avec le personnage redoutable qu'était l'Antéchrist, « le fils de la perdition », dont le règne tyrannique, d'après saint Paul et l'Apocalypse, doit précéder le deuxième avènement du Christ. De nombreux Pères de l'Église enseignaient que l'Antéchrist serait un Juif, et que les Juifs deviendraient ses fidèles les plus dévoués.

Sept ou huit siècles plus tard, au cours de la période la plus militante de l'histoire de l'Église catholique, ces anciennes fantaisies resurgirent, et elles furent intégrées dans une démonologie entièrement nouvelle. A partir de la première Croisade, les Juifs furent représentés comme les enfants du diable, et comme les agents dont se servait Satan afin de combattre la Chrétienté et de nuire aux chrétiens. Au XII^e siècle, on en vint à les accuser de l'assassinat des enfants chrétiens, de la profanation des hosties consacrées et de l'empoisonnement des puits. Il est vrai que papes et évêques ont souvent condamné avec force ces légendes ; mais le bas clergé les propageait de plus belle, en sorte que le peuple, dans sa grande majorité, finit par y croire aveuglément. Surtout, on pensait que les Juifs adoraient le Diable, qui en retour les rendait maîtres de la magie noire : aussi bien attribuait-on au judaïsme une immense puissance maléfique, même si, pris individuellement, les Juifs paraissaient inoffensifs. Dès l'époque, des rumeurs circulaient au sujet d'un gouvernement secret juif : composé de rabbins et siégeant dans l'Espagne musulmane, il était censé diriger une guerre secrète contre la Chrétienté, et se servir de la sorcellerie pour arme principale.

La propagation de ces vues par les clercs, siècle après siècle, finit par influencer profondément l'attitude des laïcs. Si le judaïsme, avec son sens de l'élection et son système de tabous, poussait de toute manière les Juifs à se constituer en peuple séparé, la doctrine et l'enseignement chrétiens conduisaient à les traiter non pas en simples étrangers, mais en ennemis dangereux. Au moyen âge, les Juifs étaient presque entièrement dépourvus de droits juridiques : souvent, ils étaient livrés sans défense à la fureur meurtrière de la populace. Ces épreuves n'ont pas pu manquer de renforcer la tendance juive à l'exclusivisme. Au cours des longs siècles

des persécutions, les Juifs devinrent un peuple totalement étranger, confiné dans les métiers les plus sordides, et rempli d'amertume à l'égard du monde chrétien⁶.

Aux yeux de la plupart des chrétiens, ces créatures étranges étaient des démons sous forme humaine, et pour l'essentiel, la démonologie qui fut tissée autour d'eux au cours de ces siècles s'est révélée être extraordinairement tenace. Le mythe de la conspiration mondiale juive est une adaptation moderne de cette ancienne tradition démonologique. D'après ce mythe, il existe un gouvernement secret juif, qui, grâce à un réseau mondial d'agences et d'organisations, contrôle les partis politiques et les gouvernements, la presse et l'opinion publique, les banques et la vie économique. Ce gouvernement secret est censé poursuivre un plan immémorial, afin de s'assurer de la domination universelle, et il est censé être sur le point d'y parvenir.

Dans cette vision, les vestiges des anciennes terreurs démonologiques sont mélangés à des inquiétudes et des ressentiments typiquement modernes. Le mythe de la conspiration mondiale juive est en fait une expression profondément dégradée et déformée des tensions sociales qui se manifestèrent lorsque, avec la Révolution française et l'avènement du XIX^e siècle, l'Europe entra dans une ère de changements exceptionnellement rapides et profonds. On sait comment, à cette époque, les liens sociaux traditionnels furent ébranlés, les privilèges héréditaires cessèrent d'être sacrés et les convictions et valeurs immémorales furent mises en question. La lente et stable existence d'antan était menacée par une civilisation

6. Pour la diabolisation du Juif dans l'enseignement chrétien, voir J. Parkes, *The Conflict of the Church and the Synagogue*, London, 1934 ; J. Trachtenberg, *The Devil and the Jews*, op. cit. ; M. Simon, *Verus Israël*, Paris, 1948 ; L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, vol. I : *Du Christ aux Juifs de cour*, Paris, 1955 ; J. Isaac, *Genèse de l'antisémitisme*, Paris, 1956.

urbaine dynamique et mouvante. L'industrialisation portait au premier plan une bourgeoisie soucieuse d'accroître ses richesses, et de faire valoir ses droits ; et une classe nouvelle, le prolétariat industriel, commençait déjà, pour son propre compte, à entrer dans la lutte. La démocratie, le libéralisme et le laïcisme, auxquels vers le milieu du siècle vint se joindre le socialisme, étaient des forces avec lesquelles il fallait compter. Or, dans tous les pays européens, nombreux étaient les hommes qui avaient ces nouveautés en horreur. Une lutte longue et amère s'engagea entre les partisans de la nouvelle société, entreprenante et mobile, et ceux qui espéraient conserver ou restaurer l'ordre social traditionnel en voie de disparition. Tous ces changements, qui affectaient la société européenne en son ensemble, étaient pleins de promesses, mais aussi de périls, pour les Juifs européens.

En Europe occidentale et centrale, le statut d'exception des Juifs était aboli dans un pays après l'autre. S'adaptant paisiblement à leur nouvelle liberté, la plupart des Juifs n'aspiraient qu'à vivre de la même manière que leurs concitoyens. Mais nombreux étaient les chrétiens pour lesquels les « Juifs » retenaient leur signification hautement symbolique, pour deux raisons fort différentes. D'une part, les Juifs demeuraient une communauté identifiable et exclusiviste, même si cet exclusivisme s'affaiblissait rapidement : c'est pourquoi le mystère qui les entourait aux siècles précédents subsistait en partie. D'autre part, ils en vinrent à symboliser le monde moderne aux yeux de ses plus implacables adversaires. La chose s'expliquait aisément. Des siècles durant, les Juifs, par la force des choses, avaient été des citadins, et ils restaient concentrés dans les villes, surtout dans les capitales. Du point de vue politique, ils manifestaient une tendance toute naturelle à militer dans le camp libéral et démocratique, le seul qui pouvait garantir et accroître leurs libertés. Certaines carrières

leur demeurant traditionnellement fermées, ils firent office de pionniers dans de nouvelles branches d'activité : et ce faisant, quelques-uns d'entre eux devinrent extrêmement riches. D'une manière générale, on peut dire que le sentiment d'une énergie soudainement libérée insuffla aux Juifs un esprit exceptionnel d'entreprise et d'innovation. Dans l'industrie et dans le commerce, dans le journalisme et dans la vie politique, ils étaient couramment identifiés avec l'esprit de modernité. C'est de la sorte que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il fut possible de voir dans les « Juifs » l'incarnation même de la modernité, tout en continuant à les considérer comme des personnages troublants et semi-diaboliques.

Certes, il existait aussi de tout autres types d'antisémites. Il y eut, par exemple, un antisémitisme de gauche, qui combinait la haine de la religion juive, rendue responsable du christianisme, avec la haine de la banque juive, notamment des Rothschild. Ce n'est que vers la fin du siècle que les mouvements socialistes de France et d'Allemagne renoncèrent à ce genre d'antisémitisme. Quant à l'antisémitisme du type démonologique, il florissait dans les milieux profondément troublés par la civilisation du XIX^e siècle. La noblesse terrienne surtout, ainsi que le clergé avaient tendance à apercevoir dans les « Juifs » le symbole de tout ce qui menaçait leur univers, c'est-à-dire non seulement leurs intérêts matériels, mais aussi le système des valeurs auquel ils étaient attachés. Ils n'étaient que trop heureux de croire que les changements qui les déconcertaient n'étaient dus ni aux défauts de l'ordre ancien ni à une évolution historique impersonnelle, mais aux machinations d'une poignée de diables à face humaine. En faisant passer pour l'œuvre des Juifs, la démocratie, le libéralisme et le laïcisme, il était facile de les rendre suspects aux yeux d'un corps électoral, qui grandissait par le nombre et non par les lumières.

Ainsi se constituait une nouvelle forme d'antisémitisme, l'antisémitisme politique. Il était délibérément propagé par les politiciens et les publicistes ultra-conservateurs, au cours de leur lutte contre les mouvements de gauche. Les anciennes accusations, telles que celle du meurtre rituel, n'avaient pas entièrement disparu, mais ces superstitions immémoriales passaient à l'arrière-plan, et la nouvelle superstition politique au sujet d'un gouvernement juif secret se substituait à elles. Il va de soi que cette nouvelle fantaisie était tout aussi éloignée de la réalité que l'ancienne, mais elle n'était pas moins efficace. Ce que les Juifs étaient, faisaient ou souhaitaient réellement, ou ce qu'ils pouvaient être ou faire ou souhaiter, n'avait en l'espèce pas la moindre importance. Pour comprendre comment cette fantaisie a pu surgir et se propager, il importe bien moins de savoir ce qu'étaient les Juifs, que d'examiner le délire de persécution et de voir comment, dans une situation donnée, il peut être délibérément exploité. La chasse aux sorcières, qui faisait rage en Europe aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, en fut un exemple historique classique. Le mythe de la conspiration mondiale juive allait en devenir un autre.

2

Lorsqu'il est question aujourd'hui du mythe de la conspiration mondiale juive, on pense au faux connu sous le nom de *Protocoles des Sages de Sion*, qui, au cours de l'entre-deux-guerres, circulait à travers le monde par millions d'exemplaires. Mais les *Protocoles* ne sont que le plus célèbre et le plus influent d'une série de faux, dont les plus anciens remontent aux temps de la Révolution française.

Sous sa forme moderne, le mythe de la conspiration mondiale juive semble avoir eu pour premier auteur un prêtre

français, l'abbé Barruel. Dès 1797, Barruel publiait les cinq volumes de son *Mémoire pour servir à l'histoire du jacobinisme*, par lesquels il cherchait à démontrer que la Révolution française était le point culminant de la conspiration séculaire de la plus secrète des sociétés secrètes. D'après lui, à l'origine de ce bouleversement se trouvait l'ordre médiéval des Templiers, qui aurait survécu à sa dissolution en 1314, et, se transformant en société secrète, aurait juré de détruire toutes les monarchies, de renverser la Papauté, de prêcher à tous les peuples une liberté sans limites, et de créer une république mondiale contrôlée par lui. Le long des siècles, cette société secrète aurait empoisonné de nombreux monarques; au XVIII^e siècle, elle aurait mis la main sur l'ordre des francs-maçons qui devint son outil. En 1763, elle aurait créé une académie littéraire secrète, composée de Voltaire, Turgot, Condorcet, Diderot et d'Alembert, laquelle se réunissait dans la maison du baron d'Holbach, et cherchait à saper par ses publications la vraie religion et la moralité des Français. A partir de 1776, Condorcet et l'abbé Sieyès auraient mis sur pied une vaste organisation révolutionnaire, comptant un demi-million de Français, qui devinrent les Jacobins de la Révolution. Mais les dirigeants secrets de celle-ci, et les véritables chefs du complot, étaient d'après Barruel les Illuminés bavarois d'Adam Weishaupt, «les ennemis de la race humaine et les fils de Satan». C'est à cette poignée d'Allemands qu'obéissaient aveuglément tous les francs-maçons et les Jacobins de France, et c'est à eux qu'il fallait livrer combat pour les empêcher d'étendre rapidement leur empire au monde entier.

Il est inutile de discuter l'affirmation selon laquelle la Révolution française aurait été le résultat d'une conspiration remontant au XIV^e siècle. Quant aux Illuminés allemands, ils n'étaient pas des francs-maçons, mais leurs rivaux; d'ailleurs, leur ordre fut dissous en 1786. Le rôle des francs-maçons

a été lui aussi prodigieusement exagéré et simplifié. Il est indiscutable qu'ils partageaient les préoccupations humanitaires caractéristiques pour le temps des Lumières : par exemple, ils ont contribué à l'abolition de la torture et des procès de sorcellerie, et au progrès de l'instruction publique. Mais à l'époque de la Révolution, la majorité des francs-maçons étaient catholiques et monarchistes : Louis XVI et ses frères étaient francs-maçons ; pendant la Terreur, ils furent guillotisés par centaines, et leur organisation, le *Grand Orient*, fut supprimée.

En fait, pendant la Révolution proprement dite, Barruel n'a jamais fait état d'influences maçonniques. L'idée lui fut suggérée à Londres, quelques années plus tard, par le mathématicien écossais John Robison, qui lui-même travaillait à un ouvrage intitulé *Les preuves d'une conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernements d'Europe, ourdie par les Francs-maçons, les Illuminés et les Sociétés de lecture*. Barruel ressentit le besoin de rédiger un traité sur le même sujet, et de le publier, si possible, avant celui de l'imprudent Robison. Il y réussit : son *Mémoire* devança celui de l'Écossais d'une année, il fut traduit en anglais, italien, espagnol et russe, et enrichit son auteur.

Pourtant, en travaillant à ses cinq volumes, Barruel imposait encore un certain frein à son imagination : tout en imputant aux francs-maçons la responsabilité de la Révolution, c'est à peine s'il mentionnait les Juifs, ce qui se comprend, puisque aucun Juif n'a joué de rôle notable ni dans la Révolution elle-même ni dans la révolution philosophique qui l'avait précédée. D'autres hommes avaient l'imagination plus fertile. En 1806, Barruel reçut une lettre qui lui était adressée de Florence par un certain capitaine Simonini, dont on ne sait rien par ailleurs. Ce document semble être le premier en date de la série des inventions antisémites qui aboutirent aux *Protocoles*. En voici le texte :

Recevez donc, Monsieur, d'un ignorant militaire comme je suis, les plus sincères félicitations sur votre ouvrage... Oh ! comme vous avez bien démasqué ces sectes infâmes qui préparent la voie à l'Antéchrist et sont les ennemis implacables non seulement de la religion chrétienne, mais de tout culte, de toute société, de tout ordre !

Il y en a cependant une que vous n'avez touchée que légèrement. Peut-être l'avez-vous fait à dessein, parce qu'elle est la plus connue, et par conséquent la moins à craindre. Mais, selon moi, c'est aujourd'hui la puissance la plus formidable, si l'on considère ses grandes richesses et la protection dont elle jouit dans presque tous les États d'Europe. Vous comprenez bien, Monsieur, que je parle de la secte judaïque. Elle paraît en tout séparée et ennemie des autres sectes, mais réellement elle ne l'est pas. En effet, il suffit qu'une de celles-ci se montre ennemie du nom chrétien, pour qu'elle la favorise, la soudoie et la paie. Et ne l'avons-nous pas vue et ne la voyons-nous pas encore prodiguer son or et son argent, pour soutenir et multiplier les modernes sophistes, les francs-maçons, les jacobins, les illuminés ? Les juifs donc avec tous les autres sectaires ne forment qu'une seule faction, pour anéantir, s'il est possible, le nom chrétien.

Et ne croyez pas, Monsieur, que tout ceci soit une exagération de ma part : je n'avance autre chose que ce qui m'a été dit par les juifs eux-mêmes, et voici comment.

Pendant que le Piémont, dont je suis natif, était en révolution, j'eus lieu de les fréquenter et de traiter confidemment avec eux. Ils furent pourtant les premiers à me rechercher ; et moi, comme alors j'étais peu scrupuleux, je feignis de leur offrir une étroite amitié et j'arrivai à leur dire, en leur priant du plus rigoureux secret, que j'étais né à Livourne d'une famille d'Hébreux ; mais que tout petit garçon encore j'avais été élevé par je ne sais qui ; que je ne savais pas même si j'avais été baptisé et que, quoique à l'extérieur je vécusse et fisse comme les catholiques, dans mon intérieur pourtant

je pensais comme ceux de ma nation, pour laquelle j'avais toujours conservé un tendre et secret amour. Alors ils me firent les plus grandes offres et me donnèrent toute leur confiance. Ils me promettaient de me faire devenir général, si je voulais entrer dans la secte des francs-maçons. Ils me montrèrent des sommes d'or et d'argent qu'ils destinaient, me disaient-ils, pour ceux qui embrassaient leur parti, et voulurent absolument me faire présent de trois armes, décorées des signes de la franc-maçonnerie, que j'acceptai pour ne pas les dégoûter et pour les encourager à me dire leurs secrets. Voici donc ce que les principaux et les plus riches juifs de Turin me communiquèrent en diverses circonstances :

1. Que Manète (en français Manès) et l'infâme Vieux ou Vieillard de la Montagne⁷ étaient sortis de leur nation (juive).
2. Que les francs-maçons et les illuminés avaient été fondés par deux juifs, dont ils me dirent les noms, qui, par disgrâce, me sont échappés de la mémoire.
3. Qu'en un mot, d'eux tiraient leur origine toutes les sectes antichrétiennes, qui étaient à présent si nombreuses dans le monde qu'elles arrivaient à plusieurs millions de personnes de tout sexe, de tout état, de tout rang, de toute condition.
4. Que dans notre seule Italie, ils avaient pour partisans plus de huit cents ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, parmi lesquels beaucoup de curés, de professeurs publics, de prélats, quelques évêques et quelques cardinaux ; que dans peu ils ne désespéraient pas d'avoir un pape de leur parti...

7. Le Persan Mani fut le fondateur de la religion manichéenne, au III^e siècle de notre ère. Le Vieux de la Montagne était le chef de la secte musulmane (ismaélite) des Assassins, qui exista du XI^e au XIII^e siècle.

5. Que pareillement en Espagne ils avaient un grand nombre de partisans, même dans le clergé, bien que dans ce royaume fût encore en vigueur la maudite Inquisition.
6. Que la famille des Bourbons était leur plus grande ennemie, que dans peu d'années ils espéraient l'anéantir.
7. Que pour mieux tromper les chrétiens ils feignaient eux-mêmes d'être chrétiens, voyageant et passant d'un pays à l'autre avec de faux certificats de baptême, qu'ils achetaient à certains curés avarés et corrompus.
8. Qu'ils espéraient à force d'argent et de cabales obtenir de tous les gouvernements un état civil, comme cela leur était déjà arrivé en plusieurs pays.
9. Que possédant les droits de citoyens comme les autres, ils achèteraient des maisons et des terres autant qu'ils pourraient et que, par le moyen de l'usure, ils parviendraient bien vite à dépouiller les chrétiens de leurs biens-fonds et de leurs trésors...
10. Que par conséquent ils se promettaient, dans moins d'un siècle, d'être les maîtres du monde, d'abolir toutes les autres sectes pour faire régner la leur; de faire autant de synagogues des églises des chrétiens, et de réduire le restant de ceux-ci à un vrai esclavage.

Voilà, Monsieur, les perfides projets de la nation juive, que j'ai entendus de mes propres oreilles...

Signé: Jean-Baptiste SIMONINI⁸

Il arriva une fois à Barruel de faire observer qu'en cas de publication, la lettre de Simonini provoquerait un massacre

8. La lettre de Simonini a été publiée par *Le Contemporain*, Paris, juillet 1878, pp. 58-61. Elle a été reproduite dans plusieurs ouvrages antisémites, par exemple N. Deschamps, *Les sociétés secrètes et la Société*, Avignon-Paris, s. d., vol. III, pp. 658-661, et A. Netchvolodov, *L'Empereur Nicolas II et les Juifs*, Paris, 1924, pp. 231-234. La critique interne confirme que cette lettre date des premières années du XIX^e siècle. Dans une lettre à l'auteur, M. Léon Poliakov a formulé l'hypothèse qu'elle avait été fabriquée par la police politique de Fouché, afin de compromettre les Juifs aux yeux de Napoléon, à l'époque du «Grand Sanhédrin»; voir plus bas.

des Juifs, et cette fois-ci, il faisait preuve de bon sens. Car cette lettre contient en son germe tout le mythe de la conspiration judéo-maçonnique, cette fantaisie délirante qui, fournissant une justification pour la persécution, la torture et le meurtre, menait tout droit à la tentative hitlérienne d'extermination totale. Mais, d'autre part, la lettre nous indique les circonstances dans lesquelles a pu naître le mythe. Inutile de dire que celles-ci n'ont rien à voir avec les relations réelles entre le judaïsme et la franc-maçonnerie. Au XVIII^e siècle, les francs-maçons (tout comme les Illuminés bavarois) étaient le plus souvent hostiles aux Juifs. A l'époque encore où Simonini écrivait sa lettre, de nombreuses loges refusaient d'admettre des membres juifs. A aucun moment, les Juifs, ou des personnages d'origine juive, n'ont joué un rôle disproportionné dans la franc-maçonnerie. Tels sont les faits : mais le type d'hommes désireux de croire à une conspiration judéo-maçonnique n'a jamais cherché à tenir compte des faits. Barruel n'avait-il pas montré que la Révolution française était due à la conspiration des francs-maçons ? Et les Juifs n'avaient-ils pas retiré des avantages de la Révolution ? Il n'en fallait pas davantage pour conclure que les francs-maçons et les Juifs étaient étroitement liés, et que dans la pratique, on pouvait identifier les uns aux autres.

Il est certainement vrai que la Révolution française, tout comme la révolution américaine avant elle, a été bénéfique pour les Juifs. En proclamant les « droits de l'homme », et en affirmant les principes d'égalité, de liberté et de fraternité, elle était logiquement conduite à accorder les droits civiques aux Juifs français. Et non seulement à eux : les Juifs furent émancipés dans tous les territoires auxquels s'étendit l'Empire napoléonien ; dans la lettre de Simonini résonne l'écho de l'effondrement des murs des ghettos italiens, au fur et à mesure de l'avance des armées françaises. Cela suffisait pour convaincre certains réactionnaires que Napoléon était

l'allié des Juifs, sinon un Juif lui-même. Les nostalgiques de l'ancien régime s'interrogeaient sur les causes de la débâcle d'un ordre social qu'ils considéraient comme prescrit par Dieu. Le mythe de la conspiration judéo-maçonnique leur fournissait l'explication à laquelle ils aspiraient.

Au surplus, en 1806, Napoléon avait réuni à Paris une assemblée de Juifs notables, composée surtout de rabbins et d'érudits. Il va de soi que l'Empereur obéissait à des motifs purement politiques et administratifs ; il cherchait à déraciner l'usure, ce métier imposé aux Juifs du moyen âge, et encore exercé par certains d'entre eux en Alsace ; et il voulait s'assurer que la population juive lui était aussi docilement soumise que le reste des Français. Mais il appela cette assemblée « Le grand Sanhédrin » d'après le titre du tribunal suprême juif de l'antiquité, et cela suggérait automatiquement l'idée qu'un gouvernement secret juif avait continué à exister le long des siècles. Surtout, pour certains ennemis de Napoléon, la convocation de ce « Sanhédrin » fortifiait une conviction : l'Empereur était l'Antéchrist, destiné à paraître aux derniers jours du monde, et à devenir le Messie des Juifs. Le journal des émigrés français de Londres, *L'Ambigu*, s'interrogeait : « Prétend-il former parmi ces enfants de Jacob la légion de tyrannicides ?... C'est ce que le temps nous développera. Il ne nous reste qu'à voir cet Antéchrist lutter contre les décrets de la Divinité ; ce doit être le dernier acte de son existence diabolique⁹ » A Moscou, le Saint-Synode de l'Église orthodoxe déclarait : « Il se propose aujourd'hui de réunir les Juifs que la colère de Dieu a dispersés sur la surface de la terre, pour leur faire renverser l'Église du Christ, et proclamer en sa personne

9. *L'Ambigu*, Londres, n° du 20 octobre 1806, pp. 101-117 : « Grand Sanhédrin des Juifs à Paris ».

un faux Messie¹⁰.» La lettre de Simonini reflétait on ne peut mieux cet état d'esprit apocalyptique. Barruel la fit circuler parmi les milieux influents de Paris, afin de « combattre les résultats qui pouvaient être obtenus par le Sanhédrin¹¹ ».

Du reste, il semble que la lettre de Simonini donna une orientation nouvelle à la pensée (si on peut se servir de ce qualificatif) de Barruel lui-même. A la veille de sa mort en 1820, il s'ouvrit à un autre jésuite, le Père Grivel, et lui fit part de ses idées au sujet d'un complot judéo-maçonique, qui allaient infiniment au-delà des suggestions contenues dans la lettre de Simonini. Il avait rédigé un long manuscrit, qu'il détruisit deux jours avant sa mort, pour décrire la conspiration révolutionnaire permanente qui s'était tramée depuis les temps de Mani et des Templiers jusqu'à ceux des francs-maçons. En ce qui concernait les Juifs, il les voyait alliés aux Templiers, et participant à la direction du complot depuis cette époque. D'après lui, l'Europe était recouverte d'un réseau de loges maçonniques, pénétrant dans le moindre village de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne ; l'organisation se trouvait sous le rigide contrôle d'un Conseil suprême des vingt et un, comprenant neuf Juifs au moins. Ce Conseil n'avait pas de résidence fixe, mais on pouvait constater sa présence partout où les grandes puissances se réunissaient en congrès ; de plus, ses membres voyageaient beaucoup, sous prétexte d'affaires ou de recherches scientifiques, mais en réalité pour diriger les activités de l'organisation. Du reste, ce Conseil suprême n'était pas l'organe hiérarchiquement le plus élevé de la maçonnerie ; il nommait un Conseil intérieur de trois

10. Cité par S. Doubnov, *Histoire moderne du peuple juif*, Paris, 1933, vol. I, p. 376. Cf. R. Anchel, *Napoléon et les Juifs*, Paris, 1928, chap. VI, et P. Vulliaud, *Joseph de Maistre, franc-maçon*, Paris, 1926, chap. IX.

11. « Souvenirs du P. Grivel sur les PP. Barruel et Feller », dans *Le Contemporain*, juillet 1878, p. 62.

membres, lesquels à leur tour élistaient un Grand Maître, le véritable chef secret de cette internationale secrète.

Personnage effrayant en vérité, que ce Grand Maître. Il lui incombe de prendre toutes les décisions, et il les prend «aussi despotiquement, aussi irrévocablement que le Vieux de la Montagne». La désobéissance à ses ordres est punie par l'assassinat; chaque franc-maçon s'oblige par serment à assassiner n'importe quel membre de l'organisation, même s'il s'agit d'un membre du Conseil intérieur, du moment que le Grand Maître le lui ordonne. En fait, c'est ainsi que s'expliquent presque tous les assassinats dont les mobiles paraissent mystérieux. Il va de soi que la maçonnerie ne se propose qu'un seul et unique but : fomenter des révolutions. Les ordres correspondants sont rédigés en code par le Grand Maître et sont portés à travers l'Europe de relais en relais, par des francs-maçons qui ne se déplacent qu'à pied. Et Barruel conclut :

Ainsi, de proche en proche et de main en main, les ordres se transmettaient avec une célérité incomparable, car ces piétons n'étaient retardés ni par le mauvais temps ni par les accidents ordinaires aux cavaliers, aux voitures; un homme à pied s'en tire toujours quand il connaît le pays, et c'était justement le cas. Ils ne s'arrêtaient ni pour manger ni pour dormir, ne faisant jamais plus de deux lieues. La malle-poste mettait dix heures de Paris à Orléans, et s'arrêtait une heure; il y a trente lieues. Quinze ou vingt piétons qui se succédaient pouvaient y arriver de Paris en neuf heures, coupant par des sentiers et surtout ne s'arrêtant nulle part.

De toute évidence, le Conseil suprême, même s'il n'était que partiellement juif, était déjà doué du talent surhumain pour les manœuvres secrètes et la conspiration invisible que les générations postérieures allaient attribuer aux Sages de Sion¹².

12. «Souvenirs du P. Grivel...», pp. 67-70.

3

Les fantaisies de Barruel et la lettre de Simonini restèrent pratiquement sans écho dans la première moitié du siècle. A cette époque, la propagande antisémite n'était ni abondante ni influente, et notamment le mythe de la conspiration judéo-maçonnique tomba dans l'oubli, même parmi les antisémites. En fait, ce n'est pas à travers leur propagande qu'il reprit d'abord son chemin, mais, sous forme d'une plaisanterie de goût douteux, à travers un roman de Disraeli, *Coningsby* (1844). Le chapitre xv du livre III contient un passage dans lequel le riche aristocrate juif Sidonia décrit comment, chargé par le gouvernement russe de négocier un emprunt, il constata au cours de ses voyages qu'en Russie, en Espagne, en France et en Prusse, le ministre auquel il eut affaire était juif. Son récit se termine sur le commentaire : « Vous voyez donc, mon cher Coningsby, que le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne se l'imaginent ceux qui ignorent les coulisses. » Ce passage fut par la suite cité par d'innombrables auteurs antisémites : après tout, n'était-il pas dû à un célèbre Juif, qui allait lui-même devenir un premier ministre ? Peu importait que ni le maréchal Soult, ni le comte Arnim, ni aucun des autres ministres nommés par Disraeli, ne fussent d'origine juive.

C'est vers 1850 que le mythe de la conspiration judéo-maçonnique fit sa réapparition, cette fois-ci en Allemagne, où il servit d'arme aux ultra-conservateurs, pour lutter contre les forces montantes du nationalisme, du libéralisme, de la démocratie et du laïcisme. Au lendemain des soulèvements de 1848 et sous leur impression immédiate, le catholique allemand E.E. Eckert s'employa à décrire comment les francs-maçons organisent non seulement les mouvements révolutionnaires, mais aussi les conjonctures qui les suscitent,

